

## CHAPITRE 7 : LE REVE DES REPTILES

Hautaine, solennelle, ordonnée, silencieuse, elle était ressuscitée. Ruben rajeuni y marchait la tête haute, vêtu d'une toge de cérémonie. Il était le Chancelier de la Haute École et montait vers l'Université d'un pas serein, bien à sa place dans cette ville propre et aérée, où les parfums discrets des fleurs et des citronniers flottaient délicieusement. Il croisait des visages dignes, souriant avec respect, dans la calme gravité des promenades matinales en Haute Ville. Ça et là, des reptiles aux couleurs profondes déroulaient leurs annelures géométriques. De grands serpents, surtout, au long corps puissant et lent, qui traversaient les ruelles en glissant silencieusement sur le sol. Il y en avait vraiment beaucoup - et des tortues aux carapaces scintillantes, qu'on eût dites incrustées de pierreries, et des lézards aux crêtes royales, qui accrochaient leurs mains griffues à quatre doigts sur les troncs des arbres. L'air était pur - mieux, il était comme lavé, d'une salubrité merveilleuse. Il avait ce goût parfait et subtil que n'ont que les évocations du passé. Et les palais qui l'entouraient rivalisaient de détails architecturaux d'une beauté vertigineuse. Ruben se sentait heureux, le bonheur même lui gonflait la poitrine, et une force prodigieuse coulait dans ses veines dilatées.

Mais il commençait soudain à sentir que quelque chose clochait. Les serpents qui pullulaient étaient pris de soubresauts effrayants, d'étranges convulsions. Alors un pressentiment le poussait à se regarder lui-même, et il se découvrait les pieds souillés de sang. Il se retournait effrayé, et découvrait que le chemin qu'il venait de prendre était inscrit en empreintes sanglantes, qui faisaient dans la ville blanche une violente tache rouge, criarde, qui heurtait le regard. Il se mettait à suivre son propre chemin à l'envers, incapable de se souvenir de son origine immédiate, et dévoré d'un besoin de savoir qui confinait à la douleur. Les empreintes le guidaient au cœur de la ville, jusqu'à un escalier monumental qui descendait. Ruben jetait un œil autour de lui avant de s'y engager - des dizaines de Hauts-Citoyens, silencieux et réprobateurs, guettaient ses moindres gestes. Dans l'obscurité laiteuse de l'escalier d'albâtre qui s'enfonçait dans les profondeurs, les empreintes sanglantes, plus rutilantes que jamais, l'invitaient à les suivre.

Il commençait sa descente, à pas précautionneux, car son corps lui paraissait maintenant moins sûr, ses jambes plus faibles, et des tremblements débiles secouaient sa tête et ses mains. Le sang maintenant n'était plus à l'état de trace; il poissait et glissait sous les pieds, et rendait la descente très ardue. A un moment, alors qu'il trébuchait, il apercevait le corps écartelé et cloué d'un reptile ailé, dont il n'avait jamais vu de spécimen, et dont la gueule presque humaine grimaçait de douleur. Ses yeux que la mort n'avait pas encore éteints étincelaient d'une rancune farouche. Alors que Ruben s'apprêtait à pénétrer dans une sorte de crypte en bas des marches, il eut l'impression de perdre l'équilibre, mais avant que sa tête heurtât l'albâtre saignant, il s'éveilla.

Sa première pensée fut qu'il tombait de Charybde en Scylla, et que le cauchemar qu'il quittait n'était pas pire que celui dans lequel il s'éveillait. Le sang qui suintait du sol, bien sûr, avait disparu. Mais l'impression de descendre, de perdre l'équilibre dans un corps si affaibli qu'il en était presque réduit à l'impotence, n'était que trop réelle. Ainsi que le sentiment obsédant de sa faute. Ignorant volontairement les douleurs diverses qui taraudaient son corps, qu'il sentait léger et friable comme un fossile, il fit appel à l'Esprit pour retrouver un peu de clarté. Son intelligence même paraissait lui échapper et s'enfuir sans cesse, comme du sable s'écoulant entre les doigts. L'effort spirituel était trop grand; la pierre frontale émit un tout petit halo lumineux avant de s'éteindre. A l'image de sa vie, songea-t-il.

Il ouvrit les yeux sur les grâces classiques de sa chambre. Cette aile du palais était comme une nef qui avait traversé le déluge du temps, et les moulures des plafonds, les colonnes en bas-relief, l'ogive des fenêtres, lui apportèrent un peu de réconfort. Ces formes familières surgissaient du fond de son enfance et veillaient sur lui en ces heures dernières. Mais à quoi pensait-il, déjà ? Une question d'une extrême importance dansait au bord de son esprit, mais il ne parvenait pas à la saisir, à la reconnaître.

Il prit d'une main faible le petit marteau à tête de serpent qui se trouvait près de sa main et frappa le gong de cuivre que l'on avait mis sur sa table de chevet. Presque aussitôt, une jeune fille arriva. Son visage lui disait quelque chose, mais il ne parvenait pas à se souvenir de son nom. Peu importait, d'ailleurs.

- Vous êtes réveillé, Ruben ? dit-elle gracieusement en entrant dans la chambre. Je vais ouvrir les rideaux pour faire entrer un peu d'air, cela vous fera du bien.

Elle s'exprimait en langue vulgaire et cela irrita fort le vieillard.

- En langue noble, maugréa-t-il. Nous ne sommes pas des sauvages.

La jeune fille le regarda avec une certaine dureté, puis, devant le spectacle désolant qu'il devait offrir, elle se radoucit.

- Bien sûr, répondit-elle en langue noble. Voulez-vous manger quelque chose ? Ou que je procède à votre toilette ?

- Je veux voir Daphnaé, dit-il brusquement. J'ai besoin de lui parler, très vite. Mon idée est sur le point de s'échapper.

- Voulez-vous que je la note pour vous ? demanda la jeune fille.

- Tu sais écrire ? demanda-t-il d'un ton méprisant.

La jeune fille haussa les épaules et choisit de ne pas répondre.

- Vous n'avez besoin de rien avant que je sorte la chercher ?

- Mais si, enfin. Il est presque impossible d'être plus sotte que vous ne l'êtes. J'ai besoin de m'habiller pour la recevoir. Et je ne veux pas la recevoir au lit.

- Mais... Cela fait plusieurs jours que vous ne vous êtes pas levé, est-ce que...

- Obéis-moi, dit-il d'une drôle de voix.

La jeune fille comprit qu'il pensait avoir prononcé une injonction avec sa voix de Verbe. Et elle fit semblant de s'exécuter. La toilette, le lever, l'habillement, prirent un temps considérable, pendant lequel la jeune fille dut supporter force mouvements d'humeur, insultes et insinuations désobligeantes. Mais enfin, le vieillard, sentant le frais, dans une toge propre, ses cheveux clairsemés bien tressés, trôna dans son fauteuil de pierre.

- Voulez-vous que je prévienne Daphnaé, maintenant ?

- Daphnaé ? demanda Ruben d'un ton rogue et égaré. Pourquoi faire ?

- Vous souhaitiez la voir tout à l'heure.

Le vieillard plongea ses yeux perçants dans ceux de la jeune fille, et elle en profita pour faire luire doucement sa pierre frontale.

- *Souvenez-vous, Ruben.*
- Ah, oui ! Ca me revient, grogna-t-il.
- *Dictez-moi ce que vous voulez lui dire.*
- Ne restez pas là plantée comme une colonne, allez donc chercher le vélin, dit-il d'un ton impatient.

Elle saisit le nécessaire à écrire et s'installa sur l'écritoire, à quelques mètres de lui.

- Il y a des années, juste avant la révolution... Il s'est passé des choses que je dois révéler. Je dois en parler à quelqu'un, à ce Keller, peut-être. Ou bien à Aelenor, si elle a le temps. Le souvenir est enfoui sous quinze années de silence, il faudra peut-être creuser avec l'esprit. Dites-lui que c'est important, qu'il faut venir avant que je meure.

Le visage du vieillard, qui semblait avoir recouvert toute sa conscience, montrait maintenant des signes d'agitation.

La jeune fille tendit le vélin à Ruben, qui s'en saisit comme s'il se fut agi d'une planche de salut, et ses doigts tremblants et noueux s'y accrochèrent fébrilement.

- J'y vais, dit-elle.

Ruben paraissait perdu dans des souvenirs qui l'assaillaient, et il la regarda machinalement.

- Au-revoir, Naliny, dit-il avec une soudaine gentillesse.

La jeune fille se tourna vers lui et sourit.

- *Dormez un peu, maintenant, et soyez tranquille,* dit-elle doucement, tandis que les yeux voilés de l'ancien Chancelier, fascinés par la lumière de sa pierre frontale, se fermaient peu à peu.

Lorsque Daphnaé arriva, elle le trouva dans la même position, les yeux clos, tellement pâle et rigide dans son fauteuil de pierre qu'il ressemblait à une statue grotesquement vêtue. Elle poussa un soupir et se demanda s'il convenait de le réveiller. L'odeur de ce vieux corps lui soulevait le coeur, et elle se sentait exaspérée par tous les détails qu'elle percevait. Elle n'aimait ni la vieillesse, ni la faiblesse, ni la maladie, ni la mort. En regardant tout autour d'elle, elle finit par porter son attention sur le vélin que la main, déformée par l'arthrite, agrippait encore. Elle le tira doucement, sans réveiller le vieillard, et prit connaissance de son contenu.

- Vieux chafouin, murmura-t-elle.

Puis elle entreprit de le réveiller sans ménagement.

- Eh, Ruben, sors donc de ton dernier sommeil... Je n'ai pas que ça à faire de tenir la main aux valétudinaires !

Le vieillard ouvrit des yeux de hibou ébloui, et la regarda comme si son esprit devait mettre au point, longuement, sur la réalité.

- Daphnaé, murmura-t-il.
- Oui, oui, bravo, tu m'as reconnue. As-tu les idées claires ?
- Oui, dit-il avec aigreur. A peu près.
- Alors je t'écoute. Je suis tout ouïe.

Ruben fit avec sa bouche un bruit de succion qui dégoûta la jeune femme. Puis il leva sur elle des yeux où pétillait à nouveau l'intelligence qu'elle lui avait connue.

- Doucement, ma chère, et à défaut de commisération pour mon triste état, je te demanderai un peu de respect, si tu as toujours quelques talents d'actrice.

Daphnaé eut un petit rire soulagé.

- A quoi rêves-tu, Daphnaé ?
- A quoi je rêve ?
- Oui, la nuit. Quand tu dors. Vois-tu, je parierais qu'un bas citoyen ne rêve pas de la même façon qu'un haut citoyen. Mes rêves sont comme des oeuvres d'art, vois-tu. Pleins de symboles et de messages cachés. Pleins d'une atmosphère étrange. Et je suis sûre que tu ne rêves pas ainsi.
- Je ne me souviens pas de mes rêves, coupa-t-elle. Les élucubrations spirituelles ne m'ont jamais passionnée.
- C'est bien ce que je disais, dit Ruben. Les Bas Citoyens sont à peine plus évolués que les Chafouins. Ils doivent rêver de nourriture et de sexe.
- Et à quoi rêvent donc les Hauts Citoyens quand ils sont sur le point de mourir ?
- Je rêve d'albâtre suintant du sang, de reptiles crucifiés, de parfums flottant dans l'air...
- Si je te suis bien, tu m'as dérangée dans mes activités pour me parler de la fierté que tu éprouves à l'idée de faire des cauchemars sophistiqués ? C'est ta dernière idée pour sauver la ségrégation : trier les gens selon la qualité esthétique de leurs rêves ?

- Crois-tu que les animaux rêvent ?
- Pourquoi pas ? Puisqu'on admet que les Bas-Citoyens peuvent rêver...
- De quoi rêvent les reptiles, Daphnaé?

Cette fois-ci, la jeune femme s'impatienta.

- De nourriture et de sexe, probablement. Et je te donne quelques secondes pour changer de sujet avant que je ne décide, en bonne basse-citoyenne que je suis, d'obéir à mes instincts primaires et de retourner à mes occupations.

Ruben gloussa, longuement. Il s'ennuyait tellement, dans sa solitude, qu'il prenait plaisir à faire durer cette scène.

- D'accord. Il faudrait que tu réussisses à faire venir Aelenor à mon chevet. Je dois lui parler et je n'ai plus la force de me porter jusqu'à elle.
- Si tu ne donnes pas une bonne raison, je doute qu'elle saute de joie à l'idée de ce petit rendez-vous. Que lui veux-tu ?
- J'ai des choses à lui révéler. Je veux soulager ma conscience, et, peut-être, me rendre utile à la Cité.
- Qu'as-tu à lui dire qu'elle ne sache déjà ?

Ruben la considéra un moment.

- Tu aimerais bien le savoir, n'est-ce pas ? Tu as toujours été curieuse.
- Je m'intéresse aux affaires de la Cité.
- Tu t'intéresses à toutes sortes d'affaires... Connaître les secrets est une activité en soi; une manière de vivre. On ne les apprend pas dans un but précis. Je dirais plutôt qu'on les collectionne, avec la passion d'un amateur. On ne se rend pas compte tout de suite que cela donne du pouvoir.

Daphnaé soupira. Elle connaissait les atermoiements calculés du vieillard et sa tournure d'esprit sinieuse.

- As-tu terminé ta dissertation sur le renseignement ?

Ruben gloussa.

- Quelle irrévérence... Je ne te le dirai pas. Je veux le dire à Aelenor ou à Keller.

- Keller est en voyage, et Aelenor est très occupée. Gouverner Albâtre ne laisse pas beaucoup de temps pour jouer aux devinettes avec un vieillard qui s'ennuie.
- Rentre ta langue bifide et perfide, Daphnaé, dit Ruben d'une voix autoritaire.

Daphnaé fronça les sourcils. Le vieillard ne s'était pas rendu compte que le Verbe n'avait pas fonctionné. Il la regardait droit dans les yeux, avec un air de suffisance qui lui parut soudain insupportable. Et, avant qu'il pût détourner le regard, sa pierre frontale émit une lumière d'un vert vif.

- *Dis-moi tout, Ruben. Livre-moi ce secret qui pèse sur ta conscience.*

Ruben la regardait encore, mais son expression avait changé du tout au tout, passant de l'autorité satisfaite à la révolte impuissante en quelques instants. Il lutta, très brièvement, puis s'avoua vaincu. Il pleura de rage, et Daphnaé, qui attendait en regardant fixement ses yeux, remarqua que leur expression devenait hagarde.

- Que faut-il que je te dise ? demanda-t-il d'une voix égarée. Je ne sais plus de quel secret nous parlons.
- Comment peux-tu essayer de gagner du temps ? Tu as été contraint, parle.
- Je ne sais pas quoi dire, balbutia-t-il avec un égarement presque enfantin.
- *Souviens-toi, Ruben. Retrouve le chemin du souvenir et fraye-toi un passage jusqu'à ce jour, il y a quinze ans, où tu as passé un marché avec Sornar.*

La lumière revint tout à coup dans les yeux désertés de Ruben.

- J'avais dressé une liste de personnes à éliminer, en haut de laquelle figuraient Aelenor et Keller, que je tenais pour les plus dangereux agitateurs. Je suis allé voir Sornar, et comme je savais qu'il s'adonnait à des recherches complexes, je lui ai proposé le Livre des Livres en échange de ses services d'assassin. J'ai demandé la tête d'Aelenor et de Keller, nommément, expressément. Mais Sornar, pour une raison qu'il ne m'a pas donnée, a retardé leur exécution d'une lune. Il s'est acquitté du reste de sa tâche avec une célérité effroyable. Mais il n'a pas touché un cheveu de leur tête.

Daphnaé essayait de se remémorer la chronologie des faits.

- Pourquoi cela pèse-t-il sur ta conscience ? Tout le monde sait que tu as commandité ces meurtres, depuis douze ans.
- A force de repenser à tout ceci, j'ai fini par me convaincre qu'Aelenor avait raison.
- A quel propos ?
- A propos de Sornar, de ses recherches, de ses pouvoirs. Il me semble évident que le Livre des Livres lui a indiqué la Bibliothèque des Spiritualistes, et qu'il s'est emparé d'un ouvrage particulièrement puissant et sulfureux en massacrant toute leur communauté. Ensuite, ses pouvoirs ont dû grandir, et quand Aelenor est venue nous trouver pour nous dire qu'elle suspectait Sornar de prendre possession des gens et des lieux, je pense qu'elle avait vu juste. Et ma confession le confirme. Le corps que nous avons brûlé était bien celui de Sornar, mais ce n'était qu'une enveloppe vide.

Daphnaé se sentait déçue. Elle s'était attendu à quelque chose de beaucoup plus spectaculaire.

- C'est tout ? demanda-t-elle.
- Il faut prévenir Aelenor ou Keller, insista Ruben. Maintenant, veux-tu bien leur demander de venir me visiter ?
- Tu n'as rien d'autre à leur dire ?
- Non.
- Tu m'as dérangée, je t'ai contraint, j'ai forcé ta mémoire, tout cela pour obtenir une poignée d'informations éventées ?

Ruben la regarda. Malgré la démence sénile qui frappait son cerveau, malgré toute sa dégénérescence, il ressentait en cet instant un sentiment d'infinie supériorité. Daphnaé était habile, rouée, elle avait l'esprit d'à-propos et une grande intelligence sociale. Mais elle venait de passer à côté de l'essentiel.

- Je voudrais demander pardon à Aelenor, s'il te plaît, murmura-t-il.

Daphnaé haussa les épaules et se leva précipitamment.

- Fort bien, je la préviendrai, ou bien je préviendrai Keller à son retour. L'un des deux passera te voir.

Ruben se sentait maintenant physiquement épuisé.

- Veux-tu bien m'aider à me recoucher ?

Daphnaé eut un mouvement de recul.

- Je suis affreusement désolée, dit-elle avec une légèreté artificielle, mais cela ne va pas être possible... Comme je te le disais, il y a beaucoup de gens qui m'attendent, entre la répétition au théâtre et les affaires courantes du Forum... Mais je peux sonner de ce ravissant petit gong, je suis sûre que quelqu'un l'entendra...

Dans un mouvement gracieux, elle fit tinter le gong qui emplit l'atmosphère d'une note grave et vibrante.

- A bientôt, mon cher, porte-toi bien !

Et, en un instant, elle fut partie, laissant derrière elle un sillage de parfum musqué et persistant.

Ruben se sentait un peu défaillant, mais son esprit, en revanche, était parfaitement lucide. Daphnaé, du fond de sa sottise pragmatique et auto-centrée, n'avait pas relevé le détail le plus lourd de sens : Sornar avait repoussé l'exécution d'une lune. Ce que cela signifiait, c'était que le rapt de l'enfant avait été prémédité de longue date, que l'enfant faisait partie des recherches de Sornar, et qu'il ne voulait pas compromettre sa naissance. L'agitation de la Cité d'Albâtre et sa révolution lui avaient toujours été indifférents. Il voulait un nouveau-né pour en faire quelque chose avec le Livre dérobé aux Spiritualistes. Et cet enfant, qui avait élevé par lui pendant trois ans, était maintenant un enfant choyé par la Cité tout entière - remarquable par sa mémoire et ses connaissances, sa maîtrise des techniques de combat, son leadership et son charisme. Comment cette vérité avait-elle pu crever les yeux de tout le monde au point de rendre tout le monde aveugle? Le combat sous la Montagne, où si peu de citoyens avaient péri, n'était qu'une mise en scène. Nox était un redoutable cheval de Troie, et lui seul, Ruben, s'en était aperçu. C'est pourquoi il était si important qu'il pût en informer Aelenor ou Keller. Il sentait qu'il leur devait bien ça, à eux, à la Cité, à toute cette communauté qu'il avait servie, malgré tout, toute sa vie. Cette réparation était tout ce à quoi il aspirait désormais avant de disparaître.

Un accès de toux suspendit ses réflexions - la quinte fut longue et douloureuse, et il en ressortit tout tremblant, et le coeur affolé. Pourquoi la petite jeune fille, dont le nom lui échappait, n'était-elle pas là ? Ne l'avait-il pas envoyée chercher Daphnaé ? Que faisait-elle, pourquoi

personne ne venait-il ? Il se mit à grogner à haute voix, comme pour conjurer la solitude. Le fauteuil de pierre lui éreintait le dos. Il s'aperçut qu'il était tout habillé et coiffé, avec une toge propre. Pourquoi diable ne l'avait-on pas laissé tranquille dans son lit ? Forçait-on un moribond à siéger comme un ministre ? Son esprit tournait à perte, comme un mécanisme cassé, butant sur un obstacle invisible. Il avait des mots sur le bout de la langue, des idées sur le bout de l'esprit. Mais quelque effort qu'il fît, rien ne venait - et une frustration énorme, presque plus insupportable que la douleur physique, gonflait en lui comme un abcès, et se répandrait bientôt en imprécations et en sarcasmes incontrôlables.